

Introduction

Que le « Moyen Age » n'ait pas succédé brusquement à l' « Antiquité », c'est *a priori* chose évidente. La notion même d'une période intermédiaire entre les temps anciens et l'époque moderne a eu peine à naître. Entrevue peut-être au xvii^e siècle, elle n'a été acceptée par la science qu'à une date récente.

Longtemps les historiens déroulèrent leurs récits sans se préoccuper d'opérer une ponctuation chronologique, sans éprouver le besoin de s'arrêter à une pause majeure. Quand le concept du médiévisme se fut imposé à l'attention — il y a seulement un siècle — le dogme de l'évolution, de la transformation continue et lente de la nature et de l'humanité fit méconnaître le fait de la discontinuité. Si bien que les oppositions cardinales entre la période à laquelle il convient de réserver le terme d' « Antiquité » et les temps subséquents auraient sans doute continué à être méconnues sans la nécessité d'opérer dans la narration historique des coupures dans un but pédagogique. Malheureusement ces divisions chronologiques en vue de l'école ont été faites avec tant de maladresse, ou parfois de ridicule, qu'elles ont compromis toute tentative de discrimination entre l'Antiquité et le Moyen Age.

Cette séparation cependant répond à une réalité et il y aurait danger à se refuser à l'opérer. S'il est vrai que le fleuve du Temps glisse d'un mouvement continu, il est vrai aussi que son cours ne va pas d'une allure égale ; tantôt il

s'attarde au point que son mouvement est à peine perceptible, et le récit de plusieurs siècles semble pouvoir tenir en quelques pages ; tantôt il précipite son débit, bouillonne et s'échappe, et l'historien, comme écrasé par l'abondance des faits pressés, tumultueux, use toute une vie à retracer quelques journées révolutionnaires.

Dans l'histoire de l'humanité il y a des périodes où l'homme ne comprend plus ses ancêtres, son père, lui-même. Il semble qu'il y ait comme une rupture de continuité psychologique. Un contemporain de Septime Sévère ou même de Dioclétien eût pu se reconnaître dans un ancêtre du temps d'Auguste. Leur goût, leur langue, leur art, leur conception du monde, leurs passions, n'avaient subi dans cet intervalle de deux ou trois siècles que ces modifications qui peuvent altérer les contours sans voiler la ressemblance foncière. Mais qu'y a-t-il de commun entre un contemporain de Dioclétien et un contemporain du roi Dagobert ? Le monde que contemplent les gens du VII^e siècle est tout différent de celui que les gens du III^e ou du IV^e siècle avaient sous les yeux : l'empire romain n'existe plus, sauf en Orient, et sous une forme qui n'est plus latine ; des nations nouvelles l'ont envahi et elles-mêmes sont menacées par d'autres peuples plus féroces et plus étranges encore ; des langues, des lois, des habitudes nouvelles se sont imposées. Surtout le monde intérieur s'est renouvelé. L'homme s'est détourné avec indifférence ou dégoût des objets que chérissaient ses plus proches ancêtres : il ne comprend plus les lettres antiques parce qu'il ne les aime plus ; la forme même qui les lui transmet, la langue, lui échappe ; l'art enchanteur de la plastique a cessé de charmer sa vue. Les dieux sont morts, tués par le Dieu unique dont les commandements imposent une règle de vie si nouvelle que désormais le monde d'ici-bas passera au second plan ; le sage imbu de la « nouvelle philosophie » fixera l'objet de ses désirs dans le domaine de l'au-delà. Entre l'homme des temps nouveaux et l'homme des temps antiques il n'y aura plus une pensée commune.

Suivre comme il conviendrait une si complète transformation de la psychologie humaine exigerait le secours de

témoignages précis, délicats, abondants. Malheureusement notre documentation est indigente, fragmentaire, incertaine. Placé en face du « problème le plus difficile de l'histoire », l'historien se sent cruellement inférieur à sa tâche. Pour n'y pas renoncer, pour triompher de ses scrupules, de ses angoisses même, il devra se rappeler sans trêve la grandeur du but qu'il poursuit et aussi qu'il n'est pas bon qu'un excès d'humilité empêche de servir l'autel.

Un ouvrage de la nature de celui qu'on présente ici au public ne peut avoir qu'un caractère de compilation. Nul ne peut se flatter d'être compétent en toutes les parties d'un aussi vaste sujet. A chaque pas on doit s'appuyer sur les travaux de ses prédécesseurs et de ses contemporains. L'auteur ne revendique pour lui que le plan et, peut-être, quelques idées.

Commencé en 1913, ce livre a été terminé, après une longue interruption, en octobre 1921. Néanmoins on a tenu la bibliographie au courant, autant que possible, jusqu'au milieu de l'année 1926. On ne s'étonnera donc pas que la doctrine exposée dans le texte ne soit pas toujours d'accord avec les travaux auxquels il est renvoyé en note.

Août 1926.
Ferdinand Lot.